

SOLIDARITE



Le Café de l'exil

*Depuis le mois d'avril se déroule à la Galerie Nikki Diana Marquardt, au centre de Paris, une exposition permanente de peintres algériens et une série de manifestations de soutien à la culture algérienne, dans ce que Nikki Diana a appelé "Le café de l'exil", et qui n'est autre que la plus grande des salles de sa galerie transformée en un café provisoire avec ses tables de bistrot et ses chaises pliantes, où circule le thé à la menthe. S'y déroulent des concerts, des projections de cinéma, des rencontres avec les créateurs. C'est ainsi que l'équipe d'Algérie Littérature / Action et ses auteurs ont pu rencontrer un public nombreux le 23 mai.*

**Alek Baylee, l'auteur de la pièce Madah-Sartre (publiée dans le n° 6 d'Algérie Littérature / Action), s'est entretenu avec Nikki Diana Marquardt. Il a réalisé cet entretien en anglais, la langue usuelle de Nikki, et a traduit pour nous ce dialogue.**

**Alek Baylee** — *Je vais d'abord vous demander de vous présenter. Qui est Nikki Diana Marquardt?*

**Nikki Diana Marquardt** — Je suis née dans le Bronx, à New-York city et j'ai 51 ans. Je suis née en 1946 après la guerre. Ma famille était composée de Polonais-juifs,

Hongrois-catholiques d'un côté et Turcs-musulmans, Grecs-orthodoxes de l'autre. Je n'ai été élevée dans aucune religion particulière. Je suis allée à la mosquée avec ma grand-mère, je n'ai pas été à la synagogue parce que mon autre grand-mère n'était pas pratiquante... J'ai obtenu mon doctorat en psychologie en 1972 et je suis immédiatement partie pour la France.

**A. B.** — *Et vous vivez ici depuis lors?*

**N. D. M.** — Depuis 25 ans. Oui.

**A. B.** — *La moitié de votre vie vous l'avez passée en France, à Paris. Que représente pour vous Paris?*

**N. D. M.** — Quand je suis arrivée à Paris, je n'ai pas aimé la ville

pendant au moins deux ans parce que je ne pouvais pas bien parler la langue. Je me suis rendu compte que je ne pourrais jamais être une thérapeute, j'ai donc décidé d'être "une interventionniste de crise". J'ai commencé par un centre d'assistance, un centre SOS, qui aujourd'hui a essaimé un peu partout dans la ville et dans le pays, pour aider les SDF... Mais quand je suis arrivée à Paris, j'ai aussi étudié l'histoire de l'Art à l'École du Louvre. La France a ouvert pour moi un nouveau monde esthétique, le beau, tout ce dont on peut rêver.

**A. B.** — *Et de là vous êtes passée à la galerie d'Art?*

**N. D. M.** — Oui c'est juste.

**A. B.** — *Depuis combien de temps?*

**N. D. M.** — Onze ans. Entre temps, de 1975 à 1980, j'ai eu trois enfants. J'ai travaillé à Florence avec l'Institut de Harvard, j'ai écrit des articles, je n'ai pas vraiment eu de diplômes en Histoire de l'Art mais je me considère comme une historienne de l'Art. J'ai fait du courtage et cela m'a fait gagner assez d'argent pour ouvrir ma propre galerie d'Art. J'ai couru le monde pour vendre des Picasso à des gens comme Agnelli et de grands collectionneurs en Amérique...

**A. B.** — *Vous vous occupez de peinture et de culture algérienne en ce moment... Quels autres pays avant l'Algérie vous ont mobilisée*

*et comment vous en êtes-vous occupée?*

**N. D. M.** — En 1990, j'ai décidé que la galerie ce n'était pas assez. Après la chute du mur de Berlin, j'ai senti un nouveau mur s'élever : le mur de l'Union européenne. Car tous les gens de l'Est avaient des passeports mais ne pouvaient pas venir dans nos pays à l'Ouest... La question principale était cette vision xénophobe de "nous ne voulons pas que ces autres gens nous envahissent"... C'était absolument ridicule. Comme si le mur de Berlin avait eu pour fonction de maintenir à l'extérieur les Européens de l'Est, d'Europe centrale et les Russes. J'ai donc décidé de lancer une association qui s'appelait "Projet pour l'Europe" pour sensibiliser l'opinion publique à cette nouvelle Europe qui était inévitable. L'histoire de l'Europe était partout, en Pologne, en Bulgarie, dans l'ex-Yougoslavie. En 1991-92 le leitmotif de tout notre travail était la guerre en Bosnie, les guerres dans l'ex-Yougoslavie... Nous avons fait un show en 1994 à Copenhague où nous avons réuni soixante artistes de toute l'Europe, y compris la Moldavie, l'Ukraine, littéralement de tous les pays d'Europe... D'abord, nous avons tous les artistes de l'ex-Yougoslavie ensemble, vous pouvez imaginer cela, c'étaient des amis qui avaient été séparés par la guerre, qui s'étaient retrouvés dans un endroit très neutre... Le seul fait d'être ensemble était extraordinaire, cette réunion de personnes qui se

connaissaient et qui s'aimaient avant la guerre, qui ne pouvaient pas se voir à cause du conflit mais qui se sentaient comme des frères, des soeurs, des cousins lors d'une réunion familiale...

Je pense que la base de notre entreprise est d'amener les gens à se sentir responsables, les amener à réagir en face de choses, dans la vie et dans la société, qui sont inacceptables, et à ne pas penser qu'ils sont complètement impuissants à changer les choses inadmissibles.

Ensuite nous sommes allés à Sarajevo, et nous y avons fait trois grandes expositions, pendant et après la guerre.

**A. B.** — *Vous vous y êtes rendue en pleine guerre... Comment c'était?*

**N. D. M.** — C'était la guerre... J'étais en train de voir, en direct, un carnage quotidien, de grands obus qui tombaient sur Sarajevo... Au début j'avais juste emporté des valises remplies de café, de boissons, de cigarettes. Qu'est-ce qu'on fait? On s'assied et on parle. J'ai essayé d'aider les gens qui avaient besoin d'argent pour monter un festival du film pendant la guerre... On s'appelle de temps en temps pour demander comment ça va, pour que les gens ne se sentent pas isolés dans leur souffrance, c'est là aussi une partie de notre responsabilité car on doit se rendre compte qu'on n'est pas seulement responsable de son voisin d'à côté, mais aussi de la personne dans le

pays d'à côté... Sarajevo est à une heure et demie d'avion...

**A. B.** — *Comment en êtes vous arrivée à l'Algérie? Quelle a été la transition entre l'Europe de l'Est et l'Algérie?*

**N. D. M.** — Vous avez l'Algérie et Belfast. Belfast est dans une situation similaire.

**A. B.** — *Vous travaillez sur Belfast aussi?*

**N. D. M.** — Oui, Belfast est un projet sur deux ans. Nous n'avons pas encore fini, nous faisons encore l'aller-retour, et nous travaillons avec différentes communautés pour essayer d'organiser une grande rencontre d'artistes, une exposition et d'autres choses...

Et l'Algérie, c'est étrange comment c'est arrivé. J'avais une bénévole qui travaillait avec moi et qui m'a dit : "Tu n'as jamais pensé à faire quelque chose sur le Maghreb?" Je lui ai répondu : "Allons! tu veux dire l'Algérie" car, pour le reste du Maghreb, je ne voyais pas de problème... Mais comment pouvais-je faire quoi que ce soit?

**A. B.** — *Quand en avez-vous discuté?*

**N. D. M.** — Elle était ici en novembre dernier... Elle a pris rendez-vous avec Anissa Asselah dont le mari était le directeur des Beaux-Arts d'Alger, qui avait été assassiné avec son fils le 5 Mars 1994. Quand quelqu'un s'assied devant vous et vous raconte cette

histoire, d'abord il y a une terrible tristesse... Comment va-t-on surmonter cela, et ensuite, on a cette sensation de révolte absolue parce qu'on se demande : "Qu'est-ce que je peux faire, qu'est-ce que nous pouvons faire?" Anissa est devenue un symbole pour moi. Dès l'instant où Anissa Asselah s'est assise en face de moi, je me suis dit : "Ô mon Dieu! elle n'est plus la même et je ne pourrai jamais la consoler, mais elle reste pour moi le symbole de tous ceux qui ont perdu ceux qu'ils aiment et dont les vies se sont d'une certaine façon interrompues..." Je pense que ce que j'ai appris en Bosnie, c'est une femme qui me l'a dit : "Est-ce que nous n'avons pas droit à la vie, à une vie?" Elle n'a pas dit "à une vie normale, à une vie riche", mais "à une vie", le droit de vivre, c'est tout. Parce que sortir, devoir résister, chaque jour s'habiller, ces actions sont une résistance, un acte de courage. Chaque jour, un acte pour la vie. Quand j'ai commencé le "Café de l'exil", notre programme à la galerie sur l'Algérie, je me suis dit : "Maintenant nous allons parler de nos frères et de nos sœurs en Algérie et nous voulons rendre hommage à leur courage, à leur résistance, à leur vie. Nous espérons qu'ils nous entendront à travers des journalistes, des amis, des parents". C'est comme cela que j'essaie de rester sur la bonne voie et de ne pas penser seulement qu'aux exilés qui sont intéressants et dans des situations très difficiles...

L'association a décidé que ce serait une très bonne idée de rassembler autant d'artistes algériens que possible, d'Algérie, de France, d'Europe, etc, et de faire quelque chose. Nous avons décidé de faire une rencontre à multiples facettes. Nous avons 20 peintres algériens, 20 peintres internationaux — parmi eux des Maghrébins —, des soirées littéraires, des conteurs, des poètes, des soirées musicales, y compris de rap, d'autres genres de musiques, beaucoup de musiques algériennes, traditionnelles et modernes, maghrébo-arabo-kabylo-algériano-nord africaines...

**A. B.** — *Vous êtes-vous déjà rendue en Algérie, au Maghreb?*

**N. D. M.** — Je suis allée dans le Tassili, puis de Djanet à Tamanrasset, entre Noël et le nouvel an 1990. D'Alger, j'avais pris l'avion directement pour Djanet. C'était une des expériences les plus merveilleuses de ma vie. Je ne connais pas l'Algérie du tout, à part ce morceau de désert mais je sens que j'ai une certaine affinité, pas seulement avec le désert..

**A. B.** — *Votre programme est époustouflant. Je vais citer ce que j'ai entendu dire : "Le programme est impressionnant. C'est une oeuvre de professionnel que seule une Américaine pouvait faire, et de cette manière"...*

**N. D. M.** — Oh la la... (éclats de rire)! Je pense que nous avons une idée rigoureuse de l'organisation et

quand quelqu'un dit : "Faisons quelque chose de spontané", je réponds que le spontané doit être organisé de A à Z.

**A. B.** — *Vous ne pensez pas que ce qui est fait d'une manière spontanée peut marcher... Pour vous l'idée de spontanéité doit quand même être planifiée pour réussir?*

**N. D. M.** — La spontanéité peut réussir à condition d'être placée dans une structure organisée, et très sérieusement. Je pense que chacun doit savoir ce qu'il faut faire, pas seulement rassembler les gens... Nous sommes une organisation à but non lucratif, nous ne faisons pas payer. Nous faisons cela d'une manière qui, nous l'espérons, ouvrira les portes à tous ceux qui voudront venir. Nous avons de la place pour 200 personnes le soir, et c'est sans réservation.

Le fait que je suis américaine aide peut-être les gens à mieux agir dans cette situation, car ils sentent qu'étant américaine je n'ai pas vécu l'Histoire franco-algérienne. Si j'étais en train de travailler sur le Vietnam, ça serait différent... Il y a une relation d'amour-haine entre la France et l'Algérie. Les Algériens ne font pas confiance aux Français, comme les Indiens ne font pas confiance aux Anglais... Ça vient de la colonisation. Et puis, les Français n'ont pas appris à intégrer d'une façon pratique... Je ne pense pas que c'est parce qu'ils ne veulent pas. Les Français sont très idéalistes, républicains, ils croient en la

"liberté, égalité, fraternité" : les mots sont importants mais ils n'ont pas su mettre cela dans la pratique de l'intégration. Je pense que beaucoup d'exilés sentent qu'il doivent lutter pour se faire accepter dans une société qui devrait les accueillir... Je pense qu'il y a encore en filigrane une attitude paternaliste qui dirait "nous allons aider les pauvres Algériens", au lieu de se dire que la culture algérienne est une grande culture avec une histoire, des traditions orales millénaires très fortes, avec des perspectives poétiques, musicales, artistiques et littéraires contemporaines. Il est indéniable que du point de vue de la musique et de la littérature, l'Algérie possède une très forte tradition.

Je pense qu'une pareille exposition, selon un des participants, donne aux exilés un sentiment de dignité retrouvée car ils ont une plate-forme où ils peuvent être, exister, s'exprimer... C'est leur chose, c'est à eux. C'est un espace indépendant. Le Café de l'exil a réussi à créer non pas l'événement d'une association mais un événement algérien. Mohammed Dib a dit l'autre jour : "C'est le génie de l'espace". Une partie de ce "génie" est due à l'organisation mais il tient surtout au fait que nous avons une façon de ne pas intervenir, de respecter le sentiment de l'identité. Je pense que c'est mieux d'être des catalyseurs... On est là quelques minutes et puis on se retire, on laisse faire. Ce que je trouve incroyable c'est que je

rencontre un grand nombre de gens brillants et je me dis "Comment se fait-il, il n'a pas encore été publié, il n'est pas encore connu"...

**A. B.** — *On parle très peu de la tragédie algérienne en Amérique, et on ne fait pas grand chose, à l'exception de Cornell University qui a organisé un beau programme en Octobre 96, trois journées entières consacrées à l'Algérie. Est-ce qu'on va bientôt avoir un "Café de l'exil" à New York ou à Chicago?*

**N. D. M.** — Je le pense, et je suis en train de planifier cela avec une femme qui possède trois grands murs, l'un à New York, en plein centre d'un quartier d'Art, l'autre en

Atlanta, et le troisième à Miami. Nous voulons faire des films numériques, trois films, l'un sur un enfant, l'autre sur une femme, et des témoignages du peuple algérien. Ça sera réalisé par des artistes, et ça sera aussi de l'Art. Les murs sont géants : 20 mètres sur 30... Je pense que l'Algérie est un des rares pays où il reste encore de l'espoir pour le futur... Il y a une dimension humaine qui ne peut pas être ignorée et c'est la seule chose qui m'intéresse : pas la politique mais la personne dans la rue...

**A. B.** — *Merci beaucoup et à très bientôt en Amérique!*

